

<https://www.lepetitjournaldemenou.fr/spip.php?article326>

HISTOIRES DE SCIEUR DE LONG

- Revue N°15 -

Date de mise en ligne : samedi 23 mars 2002

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés



Photo C. Cappy

-----En forêt de Monthiers, une croix dressée au bord de la petite route qui relie le Châtelier à la voie romaine Reims - Bar-le-Duc, interpelle le promeneur :

-----« Le 29 octobre 1879, Eugène MURATON, âgé de quinze ans et demi, tué à cet endroit à son travail, scieur en long. Né à Charmont " Prions Dieu pour lui »

-----En lisant cette inscription, comment ne pas imaginer le drame, dans le bois, là, tout près

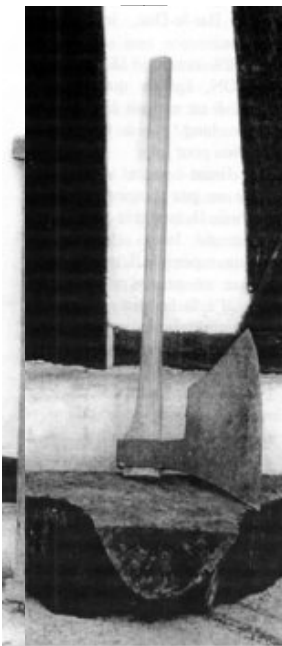
-----Scieur de long un métier dangereux, pénible, qui exigeait robustesse et précision et qui n'a disparu qu'à la fin des années 1950. Ces ouvriers, très spécialisés, étaient toutefois un peu mieux payés que les bûcherons.

-----Beaucoup, parmi eux, étaient étrangers : Espagnols, Portugais, Polonais, Yougoslaves ou Italiens, renommés pour leur habileté.

-----Les scieurs de long travaillaient par équipe de deux ou trois. Ils débitaient des billes [1] entières de hêtres, ormes, acacias, frênes, charmes et surtout chênes. Ils en faisaient des poutres, des madriers, des planches ou des traverses de chemin de fer. La demande pour ces dernières était forte et permettait plus facilement l'utilisation des bois mitraillés. Les coeurs des troncs des ormes et des frênes étaient réservés aux limonnières [2] qui devaient être très solides ? Le châtaignier, assez rare en Argonne, servait plus particulièrement pour les charpentes, car son bois a la propriété d'éloigner les insectes.

-----Le travail se faisait sur le lieu même de la coupe, ce qui évitait débardage et transport des grumes, problématiques à l'époque, mais obligeait à loger sur place pendant la durée du chantier.

-----Les scieurs fabriquaient sur place le chevalet, appelé aussi « chèvre » sorte d'échafaudage destiné à recevoir la bille à débiter. Il était formé d'une grande pièce de bois, la coulette [3], reposant à l'une de ses extrémités sur trois pattes d'environ 1m80 de haut et l'autre sur le sol.



*La Hache à équarrir
Photo C. Cappy*



Outils appartenant à Monsieur SIRI.



*Scieurs de long en action.
Photo C. Cappy*

-----La grande scie à cadre de bois devait être soigneusement aiguisée, ce qui nécessitait une habileté particulière.

Le tronc, préalablement bien équerri [4] était marqué de lignes parallèles, servant de repères pour le travail à effectuer. Il était ensuite hissé sur la coulette, calé à l'aide d'un coin et solidement maintenu par une chaîne. Le sciage pouvait alors commencer.

-----Le scieur du haut, juché sur la bille, tenant la scie à deux mains, la tirait à lui, tandis que le scieur du bas la descendait.

-----Quand la pièce était sciée sur un peu plus de la moitié, ils la faisaient pivoter et ils l'attaquaient à contre sens, jusqu'à quelques centimètres du premier trait de scie ; après quoi ils la descendaient et achevaient de séparer les morceaux à petits coups de hache.

Ci-contre, démonstration de sciage de long par les frères ZUNINO, à la maison des traditions d'Argonne à Eclaires (novembre 1976).

-----Mais, petit à petit, la tronçonneuse, les engins de levage, la motorisation et la mécanisation, permettant la production en série à moindre coût, ont mis fin à ce travail traditionnel en forêt.

°

°â€”°

-----Hubert SIRI, un des derniers scieurs de long d'Argonne, avait une douzaine d'années quand il a commencé à tirer la scie avec son père. Il raconte avec émotion la « saga » familiale, commencée à Florence un peu après 1870

-----« A cette époque, l'Italie était très pauvre et il était bien difficile d'y gagner sa vie. Mon grand-père maternel, Laurent DAPPORTO, âgé d'une vingtaine d'années, a décidé de tenter sa chance en France, seul ou en groupe ? Je ne me souviens plus ! Il est donc parti à pied de Florence, est passé par le Piémont, a franchi le grand Saint Bernard et traversé une partie de la France, pour s'arrêter finalement aux Islettes. Son voyage a duré un an ! Il fallait bien travailler en route pour se nourrir.

-----Tout d'abord débardeur, il a ensuite été embauché comme charretier à Florent ; c'est la dernière étape du voyage. Il a épousé Marie VERDISSON, ils ont eu quatre enfants. On l'avait surnommé « Toscane »

-----Mon père, Louis SIRI, est, lui, originaire de Vara-Supérieur, un petit village à côté de Gênes. Il est venu en Argonne en 1920 ; il avait dix-huit ans.

-----Cette malheureuse région venait d'être ravagée et décimée par la « grande guerre ». Elle manquait cruellement de bras et les marchands de bois avaient du faire appel à des bûcherons étrangers.

-----Après un voyage effectué en grande partie par le train, mon père est arrivé à « l'abri du Kronprinz [5] » avec une équipe d'ouvriers Italiens. Il y était logé et travaillait dans la forêt alentour. Au terme de son contrat, probablement un an, il a été embauché dans la région d'Epernay et ensuite à Florent. Il y a rencontré Olga, la fille de Laurent DAPPORTO, il l'a épousée et ils ont eu trois enfants.

-----Mon père s'est fait naturaliser Français en 1938. Entre-temps, ils est devenu scieur de long, déjà sous contrat d'un an, pour des marchands de bois qui imposaient leurs prix. Mais ensuite, il a préféré travailler à tâche, ce qui lui permettait de choisir l'employeur qui payait le mieux.

-----Avec un co-équipier, il faisait principalement des traverses de chemin de fer. Dans le meilleur des cas, dix à douze par jour, parfois quinze, si le bois s'y prêtait bien " mais aussi des « croisements » de quatre à six mètres de long, destinés aux aiguillages.

-----Hiver comme été, j'ai toujours vu mon père avec une large ceinture de flanelle enroulée autour des reins, pour

prévenir les refroidissements et aussi les courbatures.

-----Avant d'attaquer le sciage proprement dit, les préparatifs étaient longs et minutieux. Il fallait tout d'abord amener les outils sur le lieu de la coupe. Il transportait à vélo : la scie de long, deux haches, la masse, les coins, le passe-partout etc

-----Ensuite venait l'étape « construction » : en premier, un abri pour le matériel, puis la cabane qui allait servir de logement jusqu'à la fin du chantier.

-----Le chevalet était fabriqué sur place : la coulette et les pattes qu'il fallait bien caler sur des « écailles ».

-----Mon père équarissait seul les troncs. Pour le sciage, un ouvrier du village faisait équipe avec lui, ensuite ça a été mon frère aîné, et moi après

-----Les écailles d'équarrissage étaient pour lui : soit pour son usage personnel, soit pour être vendues, soit même pour être échangées contre du lard ou du jambon (surtout pendant la guerre !)

-----Il devait travailler beaucoup toute l'année, pour gagner sa vie. L'été, les journées étaient particulièrement longues. Elles commençaient dès le lever du jour, jusqu'à midi. Après la pause repas et une petite sieste, elles ne se terminaient qu'à la nuit.

-----Ma mère arrondissait les fins de mois, comme beaucoup de femmes de Florent, en conditionnant, pour Monsieur HANUS, du charbon de bois, après l'avoir cassé en petits morceaux.

-----On « cabanait » encore en 1952. Mon père ne revenait à la maison qu'en fin de semaine et il repartait avec des provisions pour la semaine suivante : du lard, des oeufs, des pommes de terre, des pâtes et du pain qu'il fallait suspendre pour le mettre à l'abri des souris. Il faisait sa cuisine sur un fourneau bas. Il buvait de l'eau, un peu de vin et beaucoup de café.

-----Le gros problème était de trouver de l'eau. Sans certains bois, il y avait des sources. Quelquefois, elles étaient loin du chantier, mais au moins, l'eau était pure. Autrement, il fallait s'approvisionner aux abreuvoirs des pâtures voisines, ou même faire un trou dans la terre pour la faire venir. Elle n'était pas toujours très propre, mais il fallait s'en contenter.

-----Quand j'étais enfant, mon grand bonheur, c'était d'aller quelquefois, le mercredi soir, à la cabane, avec mon copain Yves, apporter du pain ou des oeufs. On couchait sur des « châlits [6] » munis de paillasses et on revenait le lendemain à la maison. A l'époque, le jeudi était le jour de repos des écoliers.

-----Un peu plus tard, j'y allais pour aider mon père, d'abord à transporter les morceaux de bois, puis à tirer le passe-partout [7]. Puis, un jour, il m'a dit « maintenant tu vas essayer la scie de long ». J'ai commencé en bas, bien sûr, avec toute cette sciure qui m'obligeait à fermer les yeux !

-----Après, je suis monté en haut du chevalet. J'étais devenu un vrai scieur de long !

-----A cinquante-cinq ans, mon père a dû arrêter ce métier devenu trop dur pour lui. Il a travaillé dans des scieries jusqu'à sa retraite.

-----Il était très habile de ses mains et occupait ses loisirs à fabriquer des objets en bois, aussi bien des meubles que de jolis paniers en noisetier.

-----Quant à moi, j'ai continué à être scieur de long pendant quelques années, tant qu'il y a eu de la demande. Après, j'ai été bûcheron jusqu'à la retraite.

-----Maintenant encore, je « fais » un peu de bois et je vais m'y promener tous les jours. Je ne peux pas m'en passer ».

-----Ce récit tait discrètement les difficultés quotidiennes qui ne devaient pourtant pas manquer à cette vie rude en forêt : intempéries, maladies, incidents ou accidents plus ou moins graves.

-----On ne peut qu'essayer d'imaginer

-----Mais comme l'avait sûrement remarqué Monsieur de la Palisse, le travail en forêt a bien changé depuis une cinquantaine d'années !

[1] Troncs à débiter.

[2] Limons pour les voitures à cheval.

[3] Expression Argonnaise.

[4] Taillé à la hache pour lui faire quatre faces.

[5] Ancien quartier général du Prince héritier de Bavière, construit en pleine forêt, près de Varennes, vers 1915. Il était composé d'un blockhaus et de locaux annexes, encore visibles aujourd'hui.

[6] Cadre de bois sur lequel était posée la paillasse.

[7] Scie à deux poignées, actionnée par deux hommes.